

aux élèves qu'il avait du Supérieur la permission de leur promettre un congé, un grand congé. Pas n'est besoin de dire que cette nouvelle fut reçue avec une grande joie.

L'hon. M. Cartier demanda alors à Son Excellence la permission, qui lui fut immédiatement accordée, d'adresser quelques mots aux élèves du Séminaire. Voici ses paroles :

“ Messieurs,

“ Quarante ans après mon départ de cette maison, j'éprouve une grande joie à pouvoir retrouver ici mon ancien professeur, actuellement Supérieur de cette maison, et vous mes condisciples dans le présent, quoique je vous aie précédé d'un bon nombre d'années. Peut-être, messieurs, avez-vous parfois, non pas envié ma position, parce qu'un élève du Séminaire de Montréal n'a jamais éprouvé de pareils sentiments, mais peut-être avez-vous placé bien haut dans votre esprit la position que j'occupe aujourd'hui. Eh bien, messieurs, cette position, ce n'est pas à mon mérite, ce n'est pas à mes capacités que je la dois, c'est à ce Révérend Monsieur. (Applaudissements). Quand j'étais jeune comme vous, passablement indomptable, c'est lui qui m'a discipliné, qui m'a donné l'instruction. Aussi, suis-je bien aise de le rencontrer aujourd'hui, lui, Supérieur de la grande maison de St. Sulpice, et moi, aviseur du représentant de Sa Majesté en Canada.”

Après quelques remerciements adressés par M. le Supérieur, Son Excellence et sa suite montèrent en voiture et quittèrent le Séminaire. Mais le souvenir de cette visite est resté profondément empreint dans l'esprit des élèves ; il ne s'effacera pas de longtemps.

Après le départ de Son Excellence, l'hon. M. McGee, qui était resté à converser avec quelques-uns des Directeurs de la maison, se rendit à l'invitation qui lui avait été faite d'adresser quelques paroles aux élèves, toujours avides d'éloquence et amateurs du talent. Voici quelques-unes de ses paroles :

“ Messieurs,

“ Les Révérends Prêtres Directeurs de cette maison me pressent de vous adresser quelques mots. C'est toujours un grand plaisir pour moi que de parler aux élèves du vénérable Séminaire de Montréal. Mais j'ai toujours refusé de prendre la parole quand Son Excellence le Gouverneur Général était présent ; j'ai cru que devant lui, les étoiles de deuxième grandeur devaient s'éclipser. Je vous félicite, MM., du bonheur que vous avez d'être les clients, si je puis m'exprimer ainsi, de cette grande maison qui a été comme la pépinière de la civilisation dans toute l'Amérique, depuis le temps où cette grande ville chrétienne du Nouveau-Monde portait le plus beau nom qui ait été jamais peut-être donné, le nom de Ville-Marie. Pour nous, Messieurs, pauvres émigrés irlandais, nous avons pour la maison de St. Sulpice une dette de reconnaissance que nous ne pourrions jamais acquitter ; mais si, pour nous, cette reconnaissance commence au milieu de la vie pour durer jusqu'à la mort, pour vous, elle commence dès votre tendre jeunesse ; elle n'en doit être que plus grande. Je suis certain que vous n'oublierez jamais les enseignements que vous recevez ici, ni les exemples dont vous êtes témoins. Je me réjouis de voir que Son Excellence le Gouverneur Général ait eu cette occasion de

voir d'après quels principes était dirigé un grand établissement d'éducation catholique dans le Canada.”

M. McGee termina en remerciant Messieurs les Directeurs et les élèves pour le plaisir qu'il avait éprouvé dans cette visite.

Ainsi se termina cette fête remarquable. Ces témoignages d'intérêt donnés par le représentant de Sa Majesté en Canada, envers une Institution qui jouit d'une influence aussi grande et aussi justement méritée que la maison de St. Sulpice, est une nouvelle preuve que les progrès de notre population ne sont pas indifférents à ceux qui président à nos destinées nationales. Et en retour nous pouvons dire que les principes de loyauté et d'attachement à nos institutions qui forment la règle de conduite du séminaire de Montréal, sont également suivis dans tous les établissements d'éducation de la Province. Partout on y enseigne le patriotisme et le courage civique, partout on y recommande la fidélité à notre pays.

Nous pouvons ajouter que ces enseignements ne sont pas donnés en vain. Ils produisent un grand et salutaire effet. A toutes les époques critiques de notre histoire, si notre pays a pu échapper à de grandes calamités, on le doit en grande partie à l'influence exercée par le clergé. Nous espérons que cette influence, au lieu de diminuer, s'affermira toujours d'avantage avec le temps, et nous sommes assurés que ce sera pour le progrès et la gloire de notre patrie. — *Lu Minerve.*

Il est bon quelquefois d'être sourd.

Conte populaire, par M. Paul Stevens, lu au Cabinet de Lecture, le 3 avril 1866.

Mesdames et Messieurs,

Nous sommes en 1777—l'année même de l'établissement de l'imprimerie française à Montréal,—c'est-à-dire quatorze ans depuis la conquête de ce pays par les Anglais—et à la veille de la pleine lune de Décembre, en tirant vers Noël.

Voilà pour la date aussi exacte, aussi précise qu'a pu se la rappeler le héros même de ce récit, un aimable et vigoureux vieillard de quatre-vingts ans, qui n'avait jamais fait de philosophie, mais dont la mémoire et la science historique se passaient très-bien des registres de la Chine et de beaucoup d'autres.

Voici maintenant pour la température ; car il est tout-à-fait important de ne rien omettre, même dans un conte.

Nous déclarons donc solennellement que la soirée où s'ouvre cette histoire, il fait un temps affreux, abominable, un horreur de temps ; il fait, en un mot, une de ces effroyables tempêtes de neige qui donneraient à croire que la fin du monde est proche.

Avec votre permission, Mesdames et Messieurs, nous allons, à l'instant, vous crayonner en quelques lignes, le portrait—d'après nature—de l'acteur principal des scènes comiques, drolatiques et très-véridiques qui vont suivre.

Il s'appelait Fortuné-Désiré-Honoré Belhumeur dit Sans Chagrin.

D'une stature imposante, et carré à proportion, M. Fortuné Belhumeur aurait figuré avec avantage au premier rang d'une de nos compagnies de milice. C'est